

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les Pays du chacal

Amos Oz

Volume 14, Number 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60219ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Oz, A. (1972). Les Pays du chacal. *Liberté*, 14(4-5), 59–77.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les Pays du chacal

Enfin, le *charav*⁽¹⁾ se dissipa.

Un filet de brise s'infiltra dans la masse de chaleur compacte, y creusant de fraîches fissures. D'abord, ce furent des souffles hésitants, légers ; les cîmes des cyprès vibrèrent de désir, comme si un courant de vie les traversait, montait de leurs racines, faisait trembler leurs troncs, et répandait en eux une douce jouissance.

En début de soirée, le vent d'ouest s'accrut, et le royaume du *charav* s'effondra, se fracassa, fut repoussé vers l'est : de la plaine aux Monts de Judée ; des Monts de Judée, l'air désertique glissa vers la Vallée de Jéricho ; de là, vers les Déserts aux Scorpions, à l'est du Jourdain. Il semblait que ce fût là le dernier *charav*. L'automne approchait.

Les enfants du kibboutz inondaient les pelouses de leurs cris de joie gutturaux. Des pères et des mères traînaient des chaises-longues des balcons aux jardins. Il n'y a pas de règle sans exception, a l'habitude de dire Sachka. Cette fois, c'est Sachka qui fit lui-même exception, en s'enfermant seul dans sa chambre, afin d'ajouter un nouveau chapitre à son livre sur les problèmes du kibboutz dans les vicissitudes du temps. Sachka est l'un des fondateurs de notre kibboutz, et l'un de ses militants les plus en vue. Un homme trapu, rougeaud, à lunettes. Son visage est sensible et beau ; il s'y étale une assurance paternelle. Une vivacité fougueuse emplissait Sachka.

(1) Charav : Vent chaud et sec, appelé également khamsine.

Le vent froid passant dans la pièce l'obligea à poser un cendrier lourd et gris sur les feuilles rebelles. Une honnêteté passionnée l'animait, aiguissant ses formules polies. Une époque différente, se disait Sachka, une époque différente exige des notions différentes. Pourvu que nous ne pataugions pas, que nous ne revenions pas sur nous-mêmes, que nous soyons énergiques et perspicaces.

Les murs des maisons, les toits de tôle des entrepôts, les tas de tuyaux de fer à proximité de la forge, commençaient à dégager la chaleur accumulée en eux durant les semaines de *charav*. Les objets connaissent-ils vraiment le goût agréable du soulagement ? . . .

Glila, la fille de Sachka et de Tania, réjouissait son corps d'un jet d'eau froide. Ses mains étaient attachées à sa nuque, et ses coudes tendus en arrière. L'obscurité régnait à la douche, assombrissant les vagues de cheveux pâles, qui reposaient avec une lourdeur humide sur les épaules de la jeune fille. S'il y avait eu là une grande glace, Glila se fût peut-être attardée à examiner son corps tacheté d'éclats d'eau. Si on lui avait donné la possibilité d'examiner son corps, de l'examiner posément, avec une application minutieuse, elle se fût peut-être détendue elle aussi, calmée, pour pouvoir s'associer à cette tendresse bleuâtre et lasse, apportée par la brise, qui enveloppe lieu et gens.

Comme il n'y avait pas de grande glace à la douche, ses gestes étaient hâtifs et tendus. C'est avec impatience qu'elle remuait son corps et secouait sa peau, et c'est sans joie qu'elle tendait sur son corps les vêtements du soir. Que veut Mathathias Damkov ? Ce célibataire vieillissant veut que je me rende dans sa chambre, après le dîner. Enfants, nous nous émerveillions devant son oeuvre. Le monde est plein d'importuns. Une jeune fille qui sourit à n'importe quel importun perd ses belles soirées dans ces chambres de célibataires, humides et moisies. Bien sûr, Mathathias Damkov a fait une belle promesse ; il ne fait pas non plus partie des importuns ; mais le soir est court et fuyant, et à part lui, nous n'avons pas de loisirs. Nous sommes des jeunes filles qui travaillent.

Mathathias Damkov était si cérémonieux quand il lui a barré le chemin, sur l'étroite allée de béton, pour l'inviter

à se rendre dans sa chambre, après le dîner. Comme il s'efforçait de faire montre d'un sérieux strict, quand sa main déchirait l'air avec embarras, et que sa voix s'entortillait pour puiser du fond d'elle-même des mots agréables et convenables. Un importun déprimé. « Ce soir, justement », a-t-il dit. « Ce sera important. Intéressant aussi. Entre. Tu ne le regretteras pas. Ce sont d'excellentes toiles pour une artiste. Je les ai reçues de mon cousin Léon. Au fond, il est en Amérique du Sud. En fait, je n'en ai pas besoin. En fait, ej pense te donner et les toiles et les couleurs. Moi, et la peinture. Qu'a pensé Léon ? En fait, il m'a envoyé cela sans penser. Maintenant, tout est pour toi. Viens donc. »

Un mélange de nausée, de sourire et de gaieté monta en Glila, au souvenir de ses paroles. Finalement, en sortant de la douche, quelque chose palpita en elle. Une lueur d'aventure et de mystère grilla et s'éteignit. Elle pensa à la laideur fascinante de Mathathias Damkov. Quelle idée avait-il eue de lui imposer des toiles et des couleurs. Un malaise indéfinissable lui vint, s'insinua en elle. Je ne resterai pas chez lui plus de cinq minutes.

B

Sur les monts, le coucher de soleil est précipité et décisif. Notre kibbouts est situé en plaine ; la plaine aplaît le coucher, amortissant sa chute. Lentement, pareille à un oiseau migrateur épuisé, l'obscurité s'abat sur le village. D'abord, ce sont les entrepôts et les greniers sans fenêtres qui s'assombrissent. En venant, l'obscurité ne les afflige pas, puisqu'elle ne les quitte jamais tout à fait. Puis, c'est le tour des maisons. Un chronomètre automatique actionne la génératrice ; ses battements se dégradent progressivement au-dessus de la cour. Les fils électriques se réveillent à la vie, et un courant invisible palpète dans nos murs peu épais. En même temps, la lumière émerge à toutes les fenêtres des maisons des anciens. Les outils de tôle usés, tout en haut du château d'eau, captent les lueurs toutes ensemble, et les retiennent un long moment. Enfin, c'est l'acier du paratonnerre, en haut de la tour, qui pâlit.

Les anciens du village restent étendus sur les chaises-longues. Tels des objets, ils laissent l'obscurité se couler sur eux et cacher leur vitalité. Peu après, le kibbouts remue, pour glisser par jets lents vers l'esplanade de la salle à manger. Le moment est venu pour Mathathias Damkov de quitter son trou, afin de jouir de la compagnie des humains. A ce moment-là, il ne fait pas exception. Il ferme sa chambre à clé, laissant derrière lui les objets solitaires, pour se joindre à la vie, la vie trépidante de la salle à manger.

C

Mathathias Demkov est un homme petit, maigre, brun, tout en os et en muscles. Ses yeux, étroits et profonds, ses mâchoires, légèrement tordues ; son visage est noir et ne change pas souvent son expression fixe, terne. C'est en pleine guerre mondiale qu'il a atterri chez nous. Il est originaire de Bulgarie, et les récits qu'il a faits en arrivant comportent un passage sud-américain confus.

Le corps de Mathathias Damkov est bâti trompeusement : un corps maigre, adolescent, fort, souple, extraordinairement souple. Un corps de singe. Un tel corps fait tant impression sur les femmes. Chez les hommes, il suscite un malaise nerveux qui frise la nausée.

La gauche de Mathathias Damkov ne peut dresser qu'un pouce et un auriculaire ; entre l'un et l'autre, s'ouvre un vide. En fait, dit Mathathias Damkov, durant la guerre, des gens ont subi des pertes plus lourdes que trois doigts.

Pendant la journée, l'homme travaille à la forge. La moitié de son corps est nue, luisante de sueur, et le spectacle des muscles qui dansent sous sa peau tendue évoque celui de ressorts de métal écrasés, qui foncent pour partir, pour briser et s'apaiser. Il soude des barres de fer, assemble des tuyaux, martelle des outils qui se sont tordus et aplani de vieux accessoires. Sa main droite, l'intacte, est suffisamment forte pour soulever, seule, le lourd marteau, et l'abattre avec une violence retenue sur les objets soumis.

Avant, Mathathias Damkov ferrait les chevaux du kibbouts avec une compétence captivante. En Bulgarie, il s'était

occupé d'élevage de chevaux. « Nous avons une ferme pour des chevaux de trait et des chevaux d'accouplement », dit-il. « C'était à moi et à mon cousin Léon. Chez nous, travaillaient également bon nombre de non-Juifs. Mais la ferme était, en fait, à nous ».

Le jour où le kibbouts cessa d'utiliser des chevaux, on oublia l'art de Mathathias Yamkov. Longtemps auparavant, les gamins du kibbouts se massaient pour assister au ferrage des chevaux. C'est en grande pompe que Mathathias Damkov manifestait sa grandeur. La petite Glila restait debout, fixant sur lui de beaux yeux agrandis : les yeux de sa mère et non pas les yeux de son père.

Quelle idée a eue Mathathias Damkov de toucher à la fille de Tania. Des couleurs et des to'les de peinture : un appât grossier, qui laisse voir l'hameçon. La fille de Tania est soupçonneuse comme son père, et perspicace comme sa mère. Se cache-t-il, en elle aussi, la même brutalité écrasante ? Elle ne viendra sans doute pas. Si elle vient, il ne lui dira pas. S'il lui dit, elle alertera Sachka. Avec les mots, je n'arriverai pas. En fait, les mots sont arrondis et fuyants. Les paroles sont des impasses. Elle ne prendra pas à l'hameçon. Mathathias Damkov s'enfermera dans les paroles. Les paroles se refermeront sur lui. Quelque chose est sur le point de se passer, pensa Mathathias Damkov avec vigilance, en entrant à la salle à manger. Les ustensiles de cuisine scintillaient gaiement sur les tables dressées. Le nom de notre kibbouts est gravé sur les manches des couteaux.

« La lame a besoin d'aiguisement », dit Mathathias Damkov à son voisin de table, en tranchant le monticule de légumes entassé sur son assiette. « En hiver, quand aura diminué le travail urgent à la forge, je les aiguïserai tous. En fait, l'hiver n'est pas loin. Je pense que l'hiver nous surprendra quand nous ne serons pas parés. Je pense que ce *kham sine* a été le dernier. »

A l'entrée de la salle à manger, près du passage qui conduit à la cuisine, se pelotonnait un groupe de vétérans osseux, à franges blanches, autour d'un journal du soir. Les feuilles

du journal avaient été séparées les unes des autres et dispersées parmi les gens. Des files de « clients » étaient attroupées autour des morceaux du journal. Quelques-uns laissaient échapper des commentaires sur un ton de certitude qui s'appuyait sur une expérience réaliste de la vie ; d'autres fixaient leurs regards sur les commentateurs avec une expression de vieillesse amusée ; d'autres enfin ajustaient leurs physionomies pour qu'elles dégagent une sourde tristesse. Ce sont ceux-là, comme dit Sachka, les fidèles parmi les fidèles, ceux qui éprouvent vraiment la souffrance du mouvement ouvrier.

Alors que les hommes sont plongés dans la vie spirituelle, près du Mur Occidental de la salle à manger, les femmes s'accrochent à la table des organisateurs du travail. Tania, la mère de Glila, élève la voix avec une juste colère. Son visage est émacié, et son regard torturé, épuisé. Ses doigts tiennent un cendrier de restaurant à décoration criarde, et en frappent la table à un rythme mesuré. Elle penche son corps en avant, comme ployant sous le joug d'une injustice. Ses cheveux gris lui assombrissent le front et ses joues tombantes tremblent de colère. Mathathias Damkov entend sa voix et manque ses paroles. Sans doute, l'Organisation du Travail a-t-elle commis une injustice, et elle veut maintenant battre en retraite, s'excuser, céder avec empressement, par crainte des horreurs de la colère débordante de Tania. Finalement, le scandale se dissipa, et Tania se redressa pour diriger ses pas vers Mathathias Damkov. Son visage s'était calmé et un soulagement satisfait s'y était installé un instant ; mais en un clin d'oeil, celui-ci céda la place à une vigilance nouvelle et passionnée.

« Mathathias », dit-elle. « Si les encadrements ne sont pas soudés demain à dix heures du matin, je mets le kibbouts sens dessus-dessous. Il y a une limite, Mathathias Damkov. Où vivons-nous ? En anarchie ? Jusqu'à demain ! ».

Brusquement, une douceur retenue, parfaitement calculée, s'insinua dans sa voix :

« Vraiment. C'est si important pour moi, Mathy. Et pour toi, une demi-heure de travail. Fais ton possible, Mathy. Il faut penser à autrui. Sans quoi, nous ne pourrions pas vivre. Vraiment ».

Quelle idée eut Mathathias Damkov de rétrécir son visage, renforçant et approfondissant sa laideur à la rendre insupportable.

« En fait », dit-il, amusé. « Toutes ces paroles sont superflues. De toute façon, je pensais faire tout cela demain matin. Mais tu n'essaies pas de me presser, Tania. Oui, peut-être ? »

Tania est une femme aux sens fins, nerveux. C'est avec inquiétude qu'elle enregistra le ton ancien, apeurant et apeuré. Telle un ressort sensible, elle se replia vers la conciliation sympathique.

« Bien sûr, Mathathias. Presser ? Moi ? De ma vie, je n'ai osé presser un homme qui travaille. Tu comprends. Tu ne t'es pas vexé ».

« Je comprends », conclut Mathathias d'une voix lourde. « Je ne me suis pas vexé ».

C'est sur ces paroles que prirent fin les affaires de la salle à manger, et que vint le tour des affaires suivantes. En fait, il faut sortir, aller dans la chambre, se recroqueviller parmi les objets, attendre et voir. Une cigarette lente et réfléchie, voilà ce qu'il nous faut en ces instants d'attente.

D

Le courant électrique bat dans les câbles qui tremblent, éclaire les sentiers de béton d'une lumière vacillante. Pas de pureté, pas de lumière, pas de gaieté ; rien que des mares de lumière glauques et hésitantes qui brillent presque négligemment, sans enthousiasme. Une lumière vieille.

Des réverbères sont dispersés le long de la clôture, diffusant des rayons fatigués vers les champs. Un petit cercle de sol labouré gémit encore sous le joug des lumières de la clôture. Au-delà, règne la nuit. Les nuits d'automne ne sont pas noires. Pas chez nous. La couleur de nos nuits est violette. Un éclat violet, pâle et apaisé, luit dans les champs, les vignes et les jardins. Les jardins jaunissent alors. Le violet tendre enveloppe les arbres avec beaucoup de pitié, efface leur honte et fait disparaître l'abîme séparant l'objet de l'être. Le violet a pour habitude de dénaturer l'image des objets, leur imprimant un tremblement froid et rampant, un trem-

blement venimeux. D'un autre côté, il modère les êtres nocturnes, adoucit leurs mouvements, fausse leur existence secrète. Aussi, ne pouvons-nous pas discerner clairement les chacals, quand ils sortent de leurs trous. Nous manquons forcément le spectacle de leur gueule fragile qui déchire l'air, de leurs pattes qui flottent au-dessus des glèbes, les touchant à peine.

Quelle légèreté, quelle agréable agilité dans leurs foulées. Les chiens du kibbouts sont les seuls à saisir le sens profond de ce mouvement enchanté. C'est pourquoi ils hurlent de colère, d'envie et de peur. C'est pourquoi ils battent le sol avec des pattes grossières et irritées, et luttent avec leurs chaînes au point que les vertèbres de leurs cous manquent de rompre.

Un chacal adulte se serait méfié de l'appât. Celui-ci était un petit chacal, rondelet et félin, frêle, au poil hérissé, qui avait été passionnément attiré vers l'odeur du sang et de la chair. Son innocence trancha son sort. Certes, on ne saurait dire qu'il fonça vers le piège avec une complète étourderie. Il ne fit que désirer l'odeur, et vola à sa perte, à pas menus et prudents. Quelques fois, il s'arrêta sous l'effet d'un avertissement vague lancé dans ses artères. Tout près du piège, il se retint, se figea et se tut, gris comme la terre et patient comme elle. Il dressa ses oreilles avec une inquiétude inexplicable, mais les odeurs lui firent perdre la tête.

Est-ce vraiment un hasard ? Nuos croyons les hasards aveugles, et les hasards nous fixent de mille yeux. Il était encore tendre, et même s'il sentait mille yeux fixés sur lui, il ne pouvait comprendre leur langage.

Une muraille de cyprès vieux et poudreux entoure le jardin. Quel est le fil invisible qui va de l'objet à l'être ? Nous en cherchons le bout, désespérément, furieusement, faisons mille efforts, gesticulons, hurlons, serrons les mâchoires, grinçons des dents, mordons les lèvres jusqu'au sang, plissons follement les yeux. Les chacals connaissent le fil. D'agréables courants s'infiltrent en lui, coulant de corps à corps, de chose à chose, de tremblement à tremblement.

Enfin, la créature inclina la tête, approchant la gueule de l'odeur du sang. Le bout de sa gueule est humide et vibrant ; l'écume y monte, dressant sa parure et agitant ses muscles frêles. Sa patte de devant s'élança vers la piste. Frêle

comme une vapeur. Le moment était venu pour le fer froid. D'un claquement léger, précis et appliqué, le fer répondit au geste du chacal.

La bête se figea comme une pierre. Peut-être voulut-elle tromper le piège et se déguiser en objet. Ni cri, ni mouvement. Un long moment, les deux objets étudièrent chacun les intentions de l'adversaire. C'est avec une terrible lenteur que la bête se réveilla, revint à la vie.

En silence, les cyprès remuèrent, s'inclinant et se redressant, s'inclinant et se redressant, comme dans un culte vague et triste. En silence, l'innocent ouvrit la gueule, découvrant des crocs luisant de gouttes d'écume blanche. Soudain, le désespoir le frappa. Dans un élan désespéré et écrasant, il voulut déchirer le morceau. Une douleur brutale déchira le corps de la bête. Il s'étala sur les glèbes, souffla avec une violence de volcan. A la suite de quoi, l'enfant ouvrit la bouche et cria. Les bruits de ses pleurs éclatèrent, se répandirent, emplirent la nuit jusque dans ses étendues les plus profondes.

E

En cette heure de transition, notre monde est fait de courbes concentriques. La courbe de l'obscurité abstraite, lointaine, est extérieure à tous : un lac sombre qui suggère des tremblements et des sons.

Entourée et enfermée au-dedans, se trouve la courbe des terres nocturnes, tachetée de vignes et de vergers. Nos terres nous trompent, la nuit. Alors, elles ne sont pas fragiles, soumises et connues. Alors, nos parcelles conquises sont annexées aux royaumes de l'ennemi. Comme une menace sourde et vague, elles jettent en nous des vagues d'odeurs indéfinissables, étranges. Sous nos yeux, elles se pétrifient dans une existence massive sombre, hostile et malveillante.

C'est la courbe des lumières qui protège nos petites maisons. Ctte muraille est ouverte aux odeurs de l'ennemi, à ses voix sanglotantes et joyeuses.

Au milieu, dans un cercle au-dedans du cercle, au coeur de notre petit monde, se trouve le bureau de Sachka. Un

minuscule cercle de lumière se répand de la lampe sur les feuilles. Les formules de Sachka sont si aiguës. Les mots coulent de lui par jets réguliers et fidèles. Eprouvent-ils vraiment leur isolement ridicule, atroce. « Il n'y a pas de plus noble comportement que celui d'une minorité face aux multitudes », a l'habitude de dire Sachka. Sa fille fixe des yeux agrandis, curieux, sur le visage de Mathathias Damkov.

Tu es une laideur, pensa Glila. Tu es une laideur distillée, concentrée, pure. Heureusement pour nous, tu es seul. Ces yeux mongols opaques disparaîtront du monde sans y planter des pièges à son image. Je voudrais être ailleurs. Car me complairais-je dans le dégoût ? N'eût été la curiosité, j'eusse été dispensée de ces odeurs abominables. Tout est renfermé ici. Tout est gras. Bon. Alors.

« On peut s'asseoir », dit Mathathias Damkov du fond des ombres. Les objets usés peuplant sa chambre rendaient plus profonde sa voix déchirée.

« Je vais mettre du café sur le feu. Le café aussi est authentique chez moi. Vraiment du Brésil. Sérieusement ». Dans son embarras, l'homme se hâta d'ajouter de l'étrange à son étrangeté.

« Une cigarette forte, aussi. Cela aussi. Seulement, ne te presse pas de fuir. Pas encore. Encore un peu. De la musique aussi, on peut en écouter chez moi. En fait, tu n'es pas pressée ».

« Je ne suis pas pressée » répondit Glila, s'étonnant du concert de voix qui s'agitaient en elle. Quelque chose en moi. Que me fait cet homme. Que veut-il me faire...

« Tu voulais me montrer des toiles de peinture », ajouta-t-elle. « Je n'imaginai pas que tu te fatiguerais à faire du café, Mathathias. Je ne voulais qu'entrer et sortir ».

« Entrer et sortir », répéta Mathathias Damkov avec effort. Ses yeux parcoururent d'un regard glauque le corps de la visiteuse. La légèreté aérienne, de gazelle, pénétrait dans ses trous sombres. Quelque chose lui battait les flancs de l'intérieur avec une malveillance sourde.

« Tu es claire », dit-il soudain avec chaleur. « Tu es claire. Mais moi, je ne me trompe pas. Il y a un doute, je sais. Impossible qu'il n'y ait pas de doute ».

« Je ne comprends pas », dit-elle.

Un homme qui marche dans sa chambre vêtu d'un tricot de corps n'est pas un spectacle insolite. Mais le corps poilu, noir, singesque, de Mathathias Damkov, agitait des choses au plus profond d'elle-même. Les choses bougaient, glissant d'un endroit invisible à un endroit invisible. La panique s'empara d'elle. La peur lui vint soudain, violente et brûlante. Elle se leva de la vieille chaise et se plaça derrière, saisissant le dossier comme une barricade.

Le geste voyant, désordonné, réjouit l'hôte. Un ton d'amusement perspicace régnait, dans sa voix.

« Comme tu lui ressembles », dit-il lentement. « Tania était féline, mauvaise et craintive. En fait, ta mère était claire en ce temps-là. Sais-tu pourquoi j'ai voulu que tu viennes ? J'ai voulu que tu viennes pour te parler de la sauvagerie de ta mère ».

Le danger fit monter en Glila une assurance énergique et froide.

« Tu es fou, Mathathias Damkov », dit la jeune fille avec une répulsion retenue. Son visage s'était enveloppé d'une dureté tendre, une expression secrète et merveilleuse.

« Je te préviens », ajouta-t-elle sourdement.

L'homme s'éloigna d'elle sans détacher la caresse de son regard terne. Brusquement, sans avertir, il s'abattit lourdement sur son lit, croisa les genoux avec souplesse, et rit longuement, sans joie.

« Doucement, ma fille », dit-il d'une voix claire. « Nous ne faisons que commencer. Ne gaspille pas de forces, Ça risque d'être long et épuisant ».

Demain, ce sera le déluge, pensait Mathathias Damkov. Tania sera réduite en morceaux, comme elle le mérite, et Sachka se déchaînera comme pris de folie. La chose éclate. Le rêve ancien, brûlant, se couvre de mots. Les mots deviendront des faits. Les objets ressuscitent. Joli moment. Ne nous grisons pas. Les faits méritent une lucidité totale.

Les peurs de Glila étaient froides et non pas brûlantes. Rapidement, elle évalua les diverses possibilités, celle-ci, plus sûre face à l'autre, captivante.

« En fait », dit-elle, « que veux-tu, Mathathias ? »

« En fait », répondit Mathathias Damkov, « le café est prêt. Proclamons une pause et buvons du café ».

F

Le café est préparé avec une compétence suprême. Chaud et fort, son arôme repousse toutes les odeurs. Glila s'étonna des manières raffinées de son hôte, qui faisait devant elle le service avec une courtoisie piquante. Sa célérité coutumière, fascinante, modéra les choses antérieures. Sa main sans doigts n'était pas inférieure à l'autre en légèreté gracieuse.

« Sais-tu ce que nous faisons en Bulgarie ? », dit Mathathias comme un hôte qui veille à distraire son invitée. « En Bulgarie, nous avons une ferme pour l'élevage de chevaux. Mon cousin Léon et moi. Il y a deux travaux particuliers dans une ferme pour l'élevage de chevaux : des chevaux de trait et des chevaux d'accouplement. Accouplement et castrage. De quoi voudrais-tu entendre parler d'abord ? »

Glila respira profondément, goûtant avec plaisir la flatterie de son hôte. La boisson forte lui inspirait de l'attention et de la sérénité.

« Je me rappelle », dit-elle. « Tu ferais des chevaux ici ».

Un sourire tendre dansait autour de ses yeux et dans les encoignures de sa bouche. « Nous te regardions. Nous étions petits. Nous pensions que c'était merveilleux. Nous croyions que tu étais beau ».

« L'accouplement est plus facile que le castrage », dit Mathathias, en se penchant sur la jeune fille, pour pousser vers elle une coupe de gâteaux. « En fait, c'est un travail délicat. D'abord, on affame le cheval. Plus longtemps il s'abstient, plus son sperme est apprécié. On le sépare des femelles, ainsi que des mâles. Dans sa folie, il risque de nuire aux mâles, même de ne faire aucun cas de leur sexe, et de se jeter sur eux. Ce n'est pas n'importe quel cheval qui peut reproduire. Un cheval d'accouplement vaut cent chevaux de trait. Le choix est délicat. De nombreuses années d'expérience sont requises jusqu'à ce que l'on puisse en désigner un parmi

cent. Le flair, c'est cela qui compte. Un cheval fou et sauvage est le plus digne de reproduire. Impossible de discerner la virilité sans compétence et expérience. Difficile de découvrir le plus fou ».

« Pourquoi le fou ? », demanda Glila. Elle écoutait, tour à tour, la voix de Mathathias et les voix qui s'agitaient en elle.

« Ce n'est pas toujours le plus grand et le plus fort qui est le plus apte à engendrer les meilleurs. Parfois, justement, le plus petit est plus passionné que tous les autres. On le distingue d'après les signes de folie. Un cheval nerveux est toujours candidat. Après l'avoir maintenu dans l'isolement pendant quelques semaines, nous versions une bouteille de vin dans son auge. Amusant, non ? Un cheval boit de l'eau mélangée avec du vin, et s'ennivre légèrement. Puis, on s'arrange pour qu'il puisse voir les juments. Rien que les regarder à travers les barreaux.

« Dans sa folie, il se met à se donner des coups. Il fonce, il essaie de se renverser sur l'échine et de ruer dans l'air. Il se frotte aux ordures, aux barreaux, à la crèche. Il se frotte jusqu'à ce qu'il se blesse. Quand il saigne, on sait que le moment est venu. Alors, on se hâte. A tout instant, tout risque de partir en pure perte. On ouvre la porte. Alors, justement, le cheval se retient un peu. Toutes ses forces sont concentrées dans un seul endroit. Il n'a presque pas la force de remuer les pattes. C'est le moment le plus important.

La jeune fille se recroquevilla. Une dureté atroce lui liait les membres. Tendre et hypnotisé, son regard s'entortilla vers le narrateur.

« Oui », dit-elle d'une voix étrange.

« Et alors, ça vient. As-tu déjà vu un grand ressort qui se libère ? Terrible. Superbe. Comme si on avait supprimé les lois de la pesanteur. Il ne court pas. Il vole. La femelle s'incline stupidement et rabat la queue. Les yeux du mâle sont pleins de sang. Il hennit. L'air ne lui suffit pas. Il roule des yeux et tremble comme un agonisant. Sa gueule est ouverte. De l'écume en coule. Il crie sans arrêt. Un instant plus tard, il devient capricieux et paresseux. Mais au même ins-

tant, il se tord et crie. Au même instant, l'accouplement ressemble au castrage. Une douleur atroce. Atroce ».

« Atroce », répéta Glila, tremblante et en transes tant elle était bouleversée.

« Maintenant, reposons-nous », dit Mathathias Damkov, « voudrais-tu entendre aussi parler de la manière dont on châtre ? »

« Non, non », supplia la jeune fille. « Tu veux me briser », murmura-t-elle d'une voix plaintive. Son visage affichait un désir implorant. « Assez, assez, Mathathias ».

Lentement, Mathathias Damkov leva sa paume infirme et l'approcha du visage de la jeune fille. Si étrange était la pitié qui se reflétait dans sa voix : une pitié de père.

« Comme ta mère », dit-il. « De cela », dit-il, « des doigts et du castrage, nous parlerons une autre fois. Nous parlerons encore, ma fille. Maintenant, cela suffit. Maintenant, calmons-nous et reposons-nous ».

La lumière froide d'étoiles ternes parcourut les champs et étendit une fine croûte jaunâtre. Durant les semaines de *charav*, toutes les terres avaient été remuées et apprêtées pour la semence d'hiver. A présent, elles sont là, dans leur nudité. Des pistes traversent les parcelles, et les bosquets tachètent la plaine, entourés de murailles de cyprès.

Pour la première fois depuis des semaines, le froid étendait des doigts indécis vers nos terres. Les tuyaux d'irrigation s'empressent toujours de se vendre les premiers à tout conquérant, à la chaleur et au froid. Même à présent, ils sont les premiers à se recouvrir d'une mousse froide et consolée.

Il y a longtemps, il y a quarante ans, nos anciens se sont retranchés dans cette terre. Certains aux franges claires, comme Sachka ; certains aux paupières irritées, comme Tania.

Pendant les longues et sèches heures du jour, ils maudissaient la terre brûlante avec désespoir et colère ; mais pendant la nuit, ils lui composaient des chansons d'attachement, oublieux du lieu et du temps. L'oubli était leur raison de vivre. Durant les nuits, il les enveloppait comme une mère et déformait leur chanson : « Là-bas », chantaient-ils par oubli « là-bas », et non pas « ici » :

Là-bas, sur la terre par nos pères convoitée

Tous les espoirs deviendront réalité.

Là-bas, nous vivrons et là-bas nous donnerons naissance

A une vie de pureté, à une vie d'indépendance.

Des gens comme Sachka et Tania se sont forgés dans la colère et dans la ferveur. Mathathias Damkov et des réfugiés arrivés plus tard, comme lui, n'ont pas part dans cette formation. Ils ne connaissent pas non plus les battements de l'oubli qui coule dans les artères. Ils veulent pénétrer de force dans cette existence, pour la détruire. Dans leur envie, ils mettent la main sur les femmes. Ils ont l'expérience d'une autre tristesse, étrangers à jamais.

Le petit chacal captif fut pris d'une lasse indifférence. Le bout de sa patte droite était pris dans le fer, et son corps s'étalait, comme apaisé, sur les glèbes.

Au début il avait léché sa parure avec une application féline et prolongée. Puis, il avait bougé un peu, pour lécher le métal luisant, lisse. Avec élan et dévotion, il répandit sa chaleur et son amour sur l'objet. L'amour et la haine tous deux engendrent l'abaissement. L'abaissement du chacal était total, plein d'un attachement passionné. Il glissa sa patte libre sous le piège, y tapota lentement la chair de l'appât, sortit prudemment la patte qui tapotait et lécha par-dessus l'arôme qui s'y était collé.

Finalement, les autres apparurent.

Des chacals grands, amaigris, souillés et ventrus. Quelques-uns étaient purulents; quelques-uns dégageaient une odeur de charogne puante. L'un après l'autre, ils se réunirent de tous les coins, invités au terrible cérémonial. Ils se rangèrent en cercle, fixant des yeux gracieux sur le tendre captif. La joie mauvaise avait peine à passer pour de la pitié. La méchanceté débordante déchirait l'apparence endeuillée. Le signal secret fut donné; les fauves se mirent en rond, la gueule de l'un flairant la queue de l'autre. D'un accord muet, ils se mirent à tourner en rond, à gracieuses foulées: défilé de fête et non pas procession de deuil. Il y avait de la gaîté en eux. Quand la gaîté eut débordé pour devenir débauche, la cérémonie minutée éclata en une danse d'une sauvagerie

diabolique. Alors, les voix s'élançèrent, un mélange de tristesse, d'oraison, de rire et de louange, faiblissant et clignotant, plaintif et suppliant, flatteur et furieux, insultant et frappant, qui se brisa enfin en mille éclats agus.

Vers minuit, ils se lassèrent. Peut-être désespérèrent-ils de leur enfant perdu. En silence, ils se dispersèrent vers leurs souffrances. La nuit, qui réunit tout avec patience, les réunit tous en son sein et effaça tous les signes.

F

Mathathias Damkov se réjouissait du délai ; même Glila ne tentait pas de précipiter le cours des choses. L'heure était calme entre eux, presque cordiale. Avec des mains appliquées, la jeune fille déroulait les toiles de peinture et examinait les tubes de couleurs. Une production excellente. De vrais instruments de peinture. Elle est petite, pensait Mathathias Damkov, elle est gamine, elle risque d'avoir si peur. Parfois, il pensait dire les choses précipitamment, comme un coup involontaire. Encore et toujours, il réfléchissait et se retenait.

Avec oubli et dévotion, la jeune fille tenait le délicat pinceau, déchirait les capsules des tubes et peignait avec passion. L'innocence coulait de son corps vers celui de Mathathias Damkov, qui lui renvoyait des vagues de désir.

Le sommeil les gagna par hasard.

Glila s'endormit, étendue sur les carreaux souillés par des taches de couleurs, entourée de tubes ouverts et de toiles faites à moitié. Mathathias était étendu lourdement sur son lit, se prenant la tête dans les mains et appelant le rêve.

Les rêves répondent à Mathathias Damkov. A son commandement, ils viennent jouer devant lui comme dans les films projetés à vitesse redoublée.

Quelle idée eut-il d'appeler précisément le rêve de l'inondation, l'un des plus durs de son trésor ?

D'abord, apparaît une image de ravins, sur les versants des montagnes. Des dizaines de ravins serrés, se déchirant les uns les autres comme par raillerie.

En un clin d'oeil, on voit la foule des gens, tels des points noirs, minuscules, qui éclatent en sortant des trous et des

gorges cachées. Avec une rapidité considérable, les points grandissent. Une foule de gens maigres et noirs dégingolent, ivres, sur les versants des ravins, roulant comme un éboulement, et coulant sur de grandes pentes, vers les terrains de la plaine. Là, ils se sciendent en mille têtes, courent rageusement vers l'ouest. Déjà, ils sont si près que l'on peut distinguer leurs formes. Une foule puante, sombre, usée, osseuse une multitude de puces et de poux, qui dégage une terrible puanteur. La faim rend horribles leurs visages. Leurs yeux brillent de folie. Leur flot inonde les vallées satisfaites et rassasiées, par jets furieux. Ils passent devant les ruines de leurs villages abandonnés sans s'arrêter un instant. Dans leur course vers l'ouest, ils détruisent tout sur leur chemin. Ils arrachent des poteaux, écrasent des clôtures, massacrent les champs, les jardins, rampent, escaladent les obstacles comme des singes dégénérés.

Tout à coup, avec une rapidité stupéfiante, vous voilà entouré par eux, enfermé et pétrifié. Leurs yeux vous scrutent avec une haine éternelle. Leurs bouches sont béantes ; ils soufflent lourdement ; les couteaux tordus brillent dans leurs mains. Ils vous maudissent par bribes entrecoupées, étouffées par la colère. Leurs dents pointues, pourries, se découvrent devant vous avec une menace bestiale. Leurs mains souillées raclent votre chair avec une fébrilité furieuse. Avec votre dernier souffle de vie, vous pressez le bouton et éteignez le rêve.

« Ma fille », dit Mathathias Damkov, secouant de sa droite la jeune fille endormie, sa gauche sans doigts caressant son épaule avec un désir brûlant. « Je te sauverai. Nous fuirons en Amérique du Sud, chez mon cousin Léon. Je m'occupe de toi, maintenant et toujours ».

Glila se réveille lentement, comme flottant sur d'énormes mers. Il y avait du plaisir dans sa voix.

« Laisse-moi tranquille », supplia-t-elle. « Mon père te tuera. Laisse-moi tranquille ».

« Ton père s'occupe de toi, maintenant et toujours », répéta Mathathias Damkov avec tristesse. « Ton père t'emmènera dans des endroits tranquilles ».

Glila se releva lourdement, ajustant sa jupe remontée, et bâillant sans arrêt.

« Je ne veux pas de tout cela. Je ne veux pas. » Sa voix frôlait le sanglot, et son pied battait le sol avec une colère gamine.

« Je ne viendrai jamais chez toi. Tu es dangereux. Tu es laid ».

« Je suis laid », dit Mathathias Damkov. « Et je te parlerai de la brutalité de ta mère. En fait, c'est elle que tu dois haïr, et pas moi. C'est elle ».

Glila s'échappa vite vers la fenêtre, l'ouvrit d'un coup et y tendit la tête.

Elle va crier, craignit Mathathias Damkov. Elle va crier, et les choses ne s'accompliront pas. Le sang inonda ses yeux. Brutalement, il fonça vers elle, attrapa la jeune fille par derrière, baigna ses lèvres dans ses cheveux, découvrit son oreille et murmura avec un sourire étrange.

H

De puissantes vagues d'air automnal et froid s'étendirent sur les murs des maisons de l'extérieur, cherchant des fissures pour y entrer. De derrière le jardin, vinrent les échos de beuglements et les injures de vachers. Mathathias Damkov se pencha pour ramasser les accessoires de peinture dispersés sur les carreaux. Glila restait debout près de la fenêtre forcée. Lourdement, la jeune fille se retourna sur elle-même, le dos à la fenêtre et face à la chambre.

« C'est douteux, dit-elle à voix basse ». C'est presque impossible. Logiquement, il y a si peu de chances ».

Mathathias Damkov fixa sur elle ses yeux étroits, mongols. A présent, sa laideur était parfaite, une laideur compacte, indéfinissable.

« Je ne te contraindrai pas », dit-il. « Je me tairai. Sois la fille de Sachka. En fait, cela vaut aussi la peine, pour toi ».

Brusquement, sans avertir, Glila éclata d'un rire profond et gai.

« Petit sot », dit-elle affectueusement. « Je suis claire.

Regarde. Je suis claire, claire ». Une joie ivre éclatait dans sa voix passionnée.

« Je ne suis pas à toi, je suis sûre, que je ne suis pas à toi, j'en suis sûre, je suis claire. J'ai le droit, nous avons le droit, maintenant, je peux être à toi. Claire ! Viens ! ».

L'homme fonça vers elle, sans manières. Soufflant et soupirant, il courut la soumettre. Dans sa course, il renversa la table de café. C'est peut-être le fracas qui provoqua la froideur.

Avant qu'il la touchât, la froideur s'empara d'eux.

Elle s'empara de tous deux ensemble. Comme frappés, ils s'éloignèrent l'un de l'autre, se regardant avec des yeux agrandis.

« Papa », dit Glila. Il n'y avait rien dans sa voix, à part la stupéfaction.

I

C'est sans noblesse que se déroule le lever du soleil, chez nous. Par une sensibilité gratuite, le soleil sort du haut des monts de l'est, envoyant des rayons tâtonnants vers nos terres. Pas de splendeur solennelle, ni de jeux de lumière merveilleux, rien qu'une beauté banale et douceâtre.

Mais c'est pour nous l'un des derniers levers de soleil. L'automne approche à grands pas. Dans quelques jours, nous nous réveillerons au bruit des battements des premières pluies. Peut-être viendront-elles accompagnées de grêle. Le lever de soleil se passera au-delà d'un écran de nuages bas et laids. Les compagnons matinaux se couvriront de manteaux lourds et sortiront paresseusement de leurs maisons, droits et couverts par crainte des vents mauvais.

Les changements de saisons sont une chose banale. Automne, hiver, printemps, été, automne. Celui qui veut avoir une prise constante sur le cours du temps, ferait bien de s'habituer à entendre attentivement les bruits nocturnes qui ne changent jamais. Ils ne risquent pas de changer. Ils nous viennent des pays du chacal.

*(Traduit de l'hébreu
par Jacques Benaudis)*

AMOS OZ